



HAL
open science

Wallada: une "trobairitz" d'al-Andalus

Patrice Uhl

► **To cite this version:**

Patrice Uhl. Wallada: une "trobairitz" d'al-Andalus. Travaux & documents, 2000, Glanes. Entre classicisme et modernités, 13, pp.21-38. hal-02158331

HAL Id: hal-02158331

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02158331>

Submitted on 18 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Wallada : une « *trobairitz* » d'al-Andalus

PATRICE UHL
MAÎTRE DE CONFÉRENCES
UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION

S'il me fallait opposer d'un seul trait socio-poétique collectif la lyrique d'oc à la lyrique d'oïl, je dirais, presque sans hésiter, que c'est, dans le premier cas, la forte représentation des femmes-troubadours et, dans le second, l'extrême rareté des femmes-trouvères. On aura beau feuilleter et refeuilleter les meilleures anthologies de la poésie des trouvères, on ne trouvera pas assez de noms féminins pour étoffer l'idée d'un phénomène poétique réellement significatif¹. Et si l'on poussait plus au nord, en domaine germanique, on n'en trouverait pas non plus dans les anthologies de *Minnesänger*². En France et en Allemagne, la *Fin'amor* (Outre-Rhin : la *Hohe Minne*) resta, semble-t-il, une affaire d'hommes !³

-
1. Aucun nom, par exemple, dans BAUMGARTNER-FERRAND, 1983, ni dans DUFOURNET, 1989 ; trois noms (la Duchesse de Lorraine, auteur d'une plainte funèbre, et Sainte des Prés et la Dame de la Chaucie, co-auteurs d'un jeu-parti) dans ROSENBERG-TISCHLER-GROSSEL, 1995.
 2. Cf. MORET, 1949 ; SCHWEIKLE, 1964 ; FOURQUET, 1979 ; BUSCHINGER-DIOT-SPIEWOK, 1993.
 3. Dans un tout récent article, Joan Tasker Grimbert (TASKER GRIMBERT, 1999) accuse Pierre Bec de manipulation sexiste, lorsque, 1°) il minimise le rôle des femmes dans le registre popularisant des « chansons de femme », en introduisant un soupçonneux *distinguo* entre « féminité génétique (avec un auteur dont on sait pertinemment qu'il est une femme) » et « féminité textuelle, à savoir une pièce, dans la très grande majorité des cas amoureuse, et dont le "je" lyrique est une femme (l'auteur pouvant être assez fréquemment un homme) » (BEC, 1979 : 235-236) ; 2°) il passe totalement sous silence l'existence de femmes-trouvères (BEC, 1977-1978). S'il est en effet possible que dans le registre popularisant des « chansons de femme », le « je » lyrique ne s'identifie pas aussi souvent à un « je » féminin rhétorique que ne le soupçonne Pierre Bec, il n'en demeure pas moins que dans le registre aristocratisant du « grans chans » courtois, la part des femmes reste indéniablement ténue.

La situation est très différente en domaine d'oc, puisque les chansonniers provençaux nous ont transmis les œuvres d'une quarantaine de femmes-troubadours ou *trobairitz*. Toutes ne sont certes pas d'égale notoriété ni d'égal talent, mais certaines (Azalais de Porcaigues, la Comtesse de Die, Castelloza...) comptent parmi les grands poètes médiévaux.

Ce trait, loin d'être un raccourci facile, souligne à lui seul la forte originalité de la *cortesia* méridionale et sa profonde solitude dans l'Occident chrétien des XII^e et XIII^e siècles.

Mais il est une terre d'Europe où, à la même époque, et depuis longtemps déjà, florissait une riche poésie féminine. C'est l'Espagne musulmane : al-Andalus.

Comme l'observait Louis di Giacomo, en tête de sa belle étude sur la poétesse grenadine Hafsa (ca 1135-1191) :

Un des traits les plus frappants de la civilisation musulmane en Espagne est la part importante qu'a prise la femme dans toutes les manifestations de l'esprit et plus particulièrement dans les productions poétiques⁴.

Ces mots pourraient, au prix de menues retouches, s'appliquer à la civilisation occitane de l'Âge d'or (ca 1100 - ca 1230), qui, plus personne n'oserait sérieusement le contester aujourd'hui, a beaucoup emprunté aux Arabes d'Espagne.

Je me propose dans ces pages, non d'apporter une nouvelle pierre à l'édifice déjà solide de la « Théorie arabe »⁵, mais, plus modestement, de faire connaître au lecteur non spécialiste – j'entends ni médiéviste, ni orientaliste, ni provençaliste – l'une de ces poétesses arabes, devancières des *trobairitz* : Wallada bint al-Mustakfi (ca 1010-1077 ou 1091) ; une personnalité emblématique d'al-Andalus, dont la position sociale, le goût pour la provocation et l'inspiration duelle ne sont pas sans évoquer la figure du plus ancien troubadour : Guillaume IX d'Aquitaine (1071-1127)⁶.

4. GIACOMO, 1947 : 15.

5. L'une des théories expliquant la genèse du lyrisme occitan. Les quatre grandes thèses génétiques en concurrence sont résumées dans BEC, 1972 : 35-60. Sur l'apport arabe dans la lyrique européenne, voir MENOAL, 1987 ; on trouvera de nombreuses références bibliographiques dans UHL, 1990 et 1991a.

6. On possède de ce troubadour onze chansons (ou *vers*), dont l'inspiration oscille entre le registre courtois (avec ou sans distanciation parodique) et le registre jongleresque ; d'où sa réputation de « trovatore bifronte » (RAJNA, 1928) ; sur ce troubadour, voir PAYEN, 1980.

Le livre de Teresa Garulo : *Diwan de las poetisas de al-Andalus*⁷, est pour la poésie féminine hispano-arabe le seul équivalent (du moins dans une langue européenne) du magistral ouvrage d'Angelica Rieger sur la poésie féminine occitane : *Trobairitz*⁸. À la différence du livre d'Angelica Rieger toutefois, celui de Teresa Garulo ne comporte que des traductions. Dans les deux cas, le corpus est considérable, surtout par contraste avec l'absence (ou presque) de tradition poétique similaire en domaine d'oïl et en domaine germanique. La textualité féminine occitane compte quelque quarante-six pièces, se distribuant en des genres variés (*canso, cobla, sirventes, planh, salut*) ; les genres dialogués (*tenso, partimen* ou *coblas* croisées) sont représentés par vingt-cinq pièces (dont trois entre femmes) ; c'est du moins ce qu'il en reste, car les sources provençales citent les noms d'une quinzaine d'autres *trobairitz* dont les œuvres ont été perdues. Pour al-Andalus, Teresa Garulo a réuni la quasi-totalité du corpus connu, soit les œuvres de trente-quatre poétesses sur les trente-neuf citées par les sources arabes (sont exclues celles dont on ne possède qu'un ou deux vers, ou distiques)⁹.

De Wallada, Teresa Garulo traduit les neuf pièces que lui attribuent les compilateurs arabes ; une dixième, d'attribution fluctuante (elle est probablement d'Ibn Zaydun), est citée en note.

Il n'existe évidemment pas de recueil individuel (*diwan*) des œuvres de Wallada : elles sont conservées, comme celles de ses consœurs, dans de vastes compilations rédigées à des époques variées, tantôt en Espagne tantôt en Orient. Ces œuvres sont à la fois des anthologies et des chroniques ; on y trouve des poésies, mais aussi des commentaires, des anecdotes, des biographies. Souvent elles se répètent l'une l'autre, se contredisant à l'occasion.

D'un certain côté, on pourrait en dire autant de la transmission des pièces troubadouresques qui, elles aussi, ne sont connues qu'à travers des anthologies (les « chansonniers »), composées à partir de la seconde moitié du XIII^e siècle seulement ; soit bien longtemps après la disparition des premiers troubadours (Guillaume IX d'Aquitaine, Jaufré Rudel, Cercamon, Marcabru, Bernart Marti, etc.). Le parallèle vaudrait encore pour les

7. GARULO, 1986.

8. RIEGER, 1991. En français : BOGIN, 1978 ; BEC, 1995.

9. GARULO, 1986 : 17 : « *En las fuentes árabes clásicas, sólo he encontrado treinta y nueve mujeres de quienes se diga que eran poetisas o que componían versos, o de quienes se conserven poemas, aunque sean breves y fragmentarios* ».

informations que nous possédons sur la vie des troubadours par le biais des *vidas* (sortes de notices biographiques) et des *razos* (< lat. RATIONEM ; « explications », « commentaires ») qui accompagnent les œuvres dans certains manuscrits¹⁰.

Tout ce que l'on sait sur Wallada se trouve chez des auteurs parfois très postérieurs à sa période d'activité (dont le plus haut moment paraît se situer entre 1025 et 1031) : du plus ancien : Ibn Bassam (m. 1148) au plus récent : al-Maqqari (m. 1632) ; dans l'intervalle, on peut citer Ibn Bashkuwal (m. 1183), al-Dabbi (m. 1203), al-Shaqundi (m. 1231/2), Ibn Dihya (m. 1235) et al-Suyuti (m. 1505). Ibn Sa'ïd al-Maghribi (m. 1286) ne l'oublie pas non plus dans le *Kitab al-mugrib fi hula al-Magrib*, malheureusement le passage concerné ne figure pas dans la version éditée et traduite par Emilio Garcia Gomez¹¹.

La multiplicité et la dispersion des sources prouvent que Wallada était célèbre, non seulement en Occident, mais aussi en Orient (al-Dabbi voyagea en Afrique du Nord et poussa même jusqu'à Alexandrie ; l'exilé Ibn Sa'ïd fut accueilli avec faste au Caire, où il séjourna plusieurs années ; al-Suyuti, né au Caire, et al-Maqqari, né à Tlemcen, ne mirent quant à eux jamais les pieds en Espagne : chute de Grenade en 1492).

La célébrité de Wallada, indépendamment de la valeur de ses vers, peut en partie s'expliquer par des raisons circonstanciées :

- 1°) Elle appartenait à la haute aristocratie cordouane. C'était une princesse (comme Hafsa, Umm al-Kiram ou Butayna bint al-Mu'tamid) : la fille du calife omeyyade Muhammad III al-Mustakfi (empoisonné en 1025). Son rang justifiait seul que les chroniqueurs en parlent.
- 2°) Elle fut l'amante et la muse (avant de devenir la source de tous ses malheurs) de l'un des plus prestigieux poètes andalous : Ibn Zaydun (1003-1071). C'est souvent dans les pages qu'ils consacrent à Ibn Zaydun que les anthologues parlent d'elle, à commencer par le plus ancien d'entre eux : Ibn Bassam, dans sa *Dhakhira* (composée vers 1106-1109)¹². Al-Maqqari, le plus tardif, est le seul à regrouper dans un chapitre du *Nafih at-Tib* vingt-quatre femmes poètes ; s'il

10. Cf. BOUTIÈRE-SCHUTZ-CLUZEL, 1973.

11. GARCIA GÓMEZ, 1978. Ibn Sa'ïd consacre des rubriques individuelles à Nazhun bint al-Qala'i [LXXXII], Hafsa [LXXXIII] et Hamda [LXXXVI] ; au passage, il mentionne élogieusement Zaynab, sœur de Hamda.

12. Cf. *Encyclopédie de l'Islam*, III, 756b-757a ; NYKL, 1946 : 219-222.

n'accorde que quelques lignes à la plupart d'entre elles, il se montre plus généreux envers Butayna, Hafsa et, bien sûr, Wallada (dans le voisinage d'Ibn Zaydun)¹³. Al-Shaqundi associe pour sa part Nazhun, Zaynab et Hafsa en un commun éloge au chapitre consacré à Grenade (« la Damas d'al-Andalus ») ; Wallada est citée en un autre lieu de la *Risala*, comme auteur d'une satire contre Ibn Zaydun¹⁴.

- 3°) Wallada est une femme dont la liberté de mœurs et le comportement volontiers provocateur devinrent vite légendaires (même s'il est probable qu'ils choquèrent plus les arabisants modernes que les Arabes du XI^e siècle...). Pour libres que fussent les mœurs à la fin du califat et à l'avènement des *taifas* (1031)¹⁵, il dut bien se trouver des musulmans pour s'indigner de sa conduite fort peu protocolaire. Ainsi, les ragots qui se colportaient à Cordoue du vivant de la princesse devinrent-ils *memorabilia* sous la plume des apologètes d'al-Andalus.

Voici le portrait que brossait d'elle Ibn Bassam :

C'était la première des femmes de son temps. Ses manières libres et son dédain pour le voile soulignaient sa nature ardente. C'était toutefois pour elle le meilleur moyen de montrer au grand jour ses remarquables qualités intérieures et la douceur de ses traits, et de son caractère. Sa demeure, à Cordoue, était la lice où poètes et prosateurs rivalisaient les uns avec les autres. Les hommes de lettres étaient attirés par la brillance de cette éclatante nouvelle lune, comme par un phare dans la nuit obscure. Les plus grands poètes et les meilleurs prosateurs étaient désireux d'accéder à la douceur de son intimité, laquelle n'était pas difficile à obtenir¹⁶.

Tous les chroniqueurs ont souligné sa grande beauté. Wallada était blonde, ou plutôt rousse, avec le teint très pâle et des yeux

13. La première partie du monumental *Kitab nafi at-tib min gusu al-Andalus ar-ratib...* (« Le Livre des parfums qui s'exhalent du rameau tendre de l'Espagne ») se lit dans : DOZY-DUGAT-KREHL-WRIGHT, 1855-1861 ; sur les femmes : t. II, chap. VII, p. 536-545 et 563-567.

14. Cf. AL-SHAQUNDI, « Elogio del Islam español (*Risala fi fadl al-Andalus*) », dans GARCÍA GÓMEZ, 1976 : 73-141 ; sur Wallada, p. 112-113 ; sur les poétesses grenadines, p. 132.

15. Rappelons que c'est, entre autres, au nom de la morale que les austères Almoravides venus des confins sahariens du Maroc entreprirent de reconquérir al-Andalus et de chasser les Muluk at-tawa'if (« *reyes de taifas* » ; petits dynastes à la tête de la multitude de Cités-États qui succédèrent au califat omeyyade) ; ils ne tardèrent cependant pas à se laisser séduire par la douceur des mœurs locales...

16. D'après NYKL, 1946 : 107. Wallada et Ibn Zaydun sont étudiés ensemble, p. 106-121.

bleus : un type qui pourrait faire penser à un métissage (Ibn Hazm dit qu'al-Mustakfi eut une esclave chrétienne pour épouse) ; mais, observe Emilio Garcia Gomez (à propos du poète Ibn Quzman, qui était également roux aux yeux clairs) : « Había muchos árabes andaluces rubios (casi todos los omeyas lo fueron) »¹⁷. Le plus curieux est que, dans les vers qu'il lui dédie, Ibn Zaydun, tantôt célèbre ses cheveux « noirs comme la nuit », tantôt remercie Dieu de l'avoir faite « d'argent massif et couronnée d'or pur » ! Preuve que dans la poésie arabe le respect de la topique importait plus que la vérité du portrait. La même remarque vaudrait d'ailleurs pour le monde roman : la *descriptio puellae* excluait toute originalité dans la lyrique comme dans la littérature narrative. Quoi qu'il en soit, si Wallada était effectivement rousse, cela ne pouvait que donner plus de corps au parfum sulfureux qui flottait autour de sa personne : les mêmes connotations (diabolico-érotiques) s'attachaient au roux chez les Arabes et chez les Provençaux (géant roux aux yeux clairs et vairons, Ibn Quzman jouait de son allure de diable ; dans la littérature occitane, voir la chanson du « cat ros » de Guillaume IX¹⁸ et le parti que l'auteur de *Flamenca* a su tirer de la flamboyante chevelure de son héroïne¹⁹).

Outre sur sa beauté, les chroniqueurs et anthologues arabes insistèrent sur sa grande culture, sa parfaite connaissance de la littérature classique (*adab*) et sa maîtrise des règles de la poésie (*shī'r*). Le cénacle qu'elle animait à Cordoue fut le plus brillant qui existât en ce temps ; c'est là qu'Ibn Zaydun la rencontra. Les mêmes traits (beauté, culture, connaissance et savoir faire poétiques) sont également reconnus à Hafsa, à Zaynab et à Nazhun, comme si, implicitement, ces qualités s'appelaient l'une l'autre. À l'instar des Arabes, les biographes occitans les réunissent également, lorsqu'ils composent des *vidas de trobairitz* ; par exemple :

Na Castelloza si fo d'Alvergne, gentils domna, moillier del Turc de Mairona. Et ama n'Arman de Breon e fez de lui sas cansos. Et era domna mout gaia e mout enseingnada et mout bella²⁰.

17. GARCÍA GÓMEZ, 1981 : 23 : « Il y avait beaucoup d'Arabes andalous roux (presque tous les Omeyyades l'étaient) ».

18. Cf. UHL, 1991b.

19. Cf. UHL, 1997 : 46-51.

20. BOUTIÈRE-SCHUTZ-CLUZEL, 1973 : 333-334, n° XLIX [Na Castelloza] : « Dame Castelloza fut d'Auvergne, noble dame, femme de Turc de Meyronne. Elle aimait Arman de Bréon et fit ses chansons sur lui. Et c'était une dame fort gaie, fort instruite et fort belle ».

Na Lombarda si fo una dona de Tolosa ; gentil e bella et avinens de la persona et insegnada. E sabia bien trobar e fazia bellas coblas et amorosas²¹.

Na Tibors si era una dompna de Proensa, d'un castel d'En Blancatz qe a nom Sarenom. Cortesa fo et enseignada, avinens e fort maïstra ; e saup trobar²².

On pourrait donc soupçonner une écriture clichée. Pourtant les qualités reconnues à Wallada ne semblent ni de pure convention ni de pure complaisance : Ibn Zaydun les chante tout au long de son *Diwan* et l'on ne relève aucune discordance dans les témoignages des contemporains mis à profit par les biographes.

Ibn Bassam rapporte que Wallada arborait sur les manches de son vêtement, deux vers « programmatiques » ; à droite se lisait :

Par Dieu, j'ai été faite pour la gloire,
et j'avance, avec fierté, sur le chemin qui est le mien.

et à gauche :

J'abandonne à qui m'aime les fossettes de mes joues,
et je donne un baiser à qui le désire²³.

L'arabisant américain Aloys Richard Nykl exprima en son nom personnel ce que pouvaient penser de cela les plus rigoristes des musulmans du temps²⁴ ; à ceci près que l'Islam espagnol paraît avoir toléré avec beaucoup plus de souplesse les comportements « déviants » que ne le font aujourd'hui la plupart des religions existantes... En copiant un usage qui avait cours parmi les esclaves dans les harems de la Bagdad abbasside, la princesse Wallada rejoint en tout cas dans la provocation Guillaume IX d'Aquitaine (titulaire de deux excommunications !), lequel, au grand scandale des autorités religieuses, avait fait peindre sur son écu le portrait nu

21. BOUTIÈRE-SCHUTZ-CLUZEL, 1973 : 416-419, n° LX [Na Lombarda] : « Dame Lombarde fut une dame de Toulouse, noble, belle, avenante de sa personne et instruite. Elle savait bien "trouver" et composait de belles strophes amoureuses ».

22. BOUTIÈRE-SCHUTZ-CLUZEL, 1973 : 498-499, n° LXXIX [Na Tibors] : « Dame Tiburge était une dame de Provence, d'un château de Blacatz, château qui a nom Seranon. Elle fut courtoise et instruite, avenante et fort savante, et sut "trouver" ».

23. Cf. GARULO, 1986 : 143, n° 1.

24. Cf. NYKL, 1946 : 107 : « She showed a complete disregard for the veil and for others inhibitions stipulated by the Qur'an for women. Her behaviour is marked by strong passion, mixed with extreme coarseness and materialistic realism reminding one of George Sand ».

de sa maîtresse, Dangeureuse, vicomtesse de Châtellerault. Il s'agit dans les deux cas d'insolences aristocratiques que pouvaient seuls se permettre des « anarchistes couronnés »²⁵.

L'œuvre poétique de Wallada interfère avec celle d'Ibn Zaydun. Il est clair qu'elle ne démérait pas de lui sur le plan de l'*ars*, puisque al-Maqqari, fin lettré, se trompe en donnant d'elle un poème que les sources arabes attribuent d'ordinaire à son amant...²⁶

Tous deux appartenaient à un milieu où se cultivait le classicisme oriental (Emilio Garcia Gomez considère Ibn Zaydun comme « le plus grand poète néo-classique de l'Espagne musulmane »²⁷). On ne possède en tout cas d'eux aucun poème composé dans les genres autochtones (*muwashshah*, *zadjal*). La poésie de Wallada se conforme strictement aux règles de composition traditionnelles. Aussi bien dans les couplets satiriques que dans les fragments de *qasida*-s qui nous sont restés, les mètres qu'elle utilise comptent parmi les plus courants de la poésie classique : *tawil*, *kamil*, *wafir* et *sari*^{c28}.

Dans l'inspiration se reconnaissent toutefois les thèmes favoris des poètes andalous. Ainsi, le thème du secret (conjoint ici au thème de la rencontre nocturne) :

Guette ma visite lorsque l'obscurité s'empare de la nuit.
La nuit cache bien le secret.
Ce que je ressens pour toi,
si le soleil l'éprouvait il ne poindrait pas à l'horizon ;
la lune ne se montrerait pas,
les étoiles ne se répandraient pas dans la nuit²⁹.

Ou encore le thème de la séparation :

N'y a-t-il aucune possibilité de nous revoir, après cette séparation,
afin que chaque amant puisse se plaindre de ce qu'il a vécu ?
À l'heure des visites hivernales,
je dormais sur les braises de l'ardent désir.
Comment suis-je arrivé à cet état de rupture ?
Le sort a devancé mes craintes.
Les nuits passent, la séparation continue
et la patience ne me libère pas de l'esclavage du désir.

25. Cf. ARTAUD, 1967 : 118. Il va sans dire qu'Antonin Artaud, à qui j'emprunte cette formule, n'avait qu'une très vague idée de ce qu'était l'anarchisme au sens politique : ni Bakounine ni Durruti ne sont concernés...

26. Cf. GARULO, 1986 : 144, n. 209.

27. GARCÍA GÓMEZ, 1952 : 48.

28. Sur les appellations et sur la fonctionnalité de ces mètres, voir BENCHEIKH, 1975 : 203-253.

29. Cf. GARULO, 1986 : 144, n° 2 ; trad. ABU-RUB, 1990 : 259-260.

Que Dieu arrose d'une pluie diluvienne
cette terre qui est devenue ton domicile³⁰.

Si ces thèmes (en particulier le dernier) n'ont pas été exclusivement chantés en Espagne, c'est tout de même en Andalousie que les Arabes les cultivèrent avec le plus de constance et de brio, tant dans la *qasida* traditionnelle que dans les genres autochtones ; ils se repèrent aussi dans la poésie mozarabe, à travers les *khardjas* romanes de certains *muwashshah-s*³¹. Ibn Hazm, théoricien de la « courtoisie » andalouse³², consacre pour sa part les chapitres XII et XIII du *Collier de la colombe* (*Tawq al-Hamama*) au secret et le chapitre XXIV (beaucoup plus long) à la séparation³³.

Les deux poèmes de Wallada qui viennent d'être cités dialoguent avec ceux qu'Ibn Zaydun écrivait à la même époque (celle de l'« amour fou »). Il n'est pas douteux qu'une sorte de jeu érotico-poétique, mêlant rivalité et complicité, s'était instauré entre les deux amants au plus fort de leur passion³⁴.

Mais la poésie de Wallada n'est pas tout entière vouée à l'amour triomphant. Il semble que Wallada (qui devait être très jeune lorsqu'elle rencontra Ibn Zaydun) se soit lassée assez vite de son amant. Le tournant décisif dans leur relation paraît s'originer dans une infidélité que le poète aurait commise avec 'Utba, l'esclave chanteuse noire de Wallada. Ibn Bassam, lui attribua ces vers :

Ô nos amis, j'ai réalisé mon souhait et le destin m'a aidée :
Mon amant s'est uni à moi.
Le messager du bonheur est venu me féliciter de sa proximité,
je lui ai donné mon âme, et j'y ai ajouté mon cœur³⁵.

Il est cependant possible que l'auteur en soit Wallada elle-même, comme Mohammed Abu-Rub le suggère, avec beaucoup de cautèle :

30. Cf. GARULO, 1986 : 144, n° 3 ; trad. ABU-RUB, 1990 : 260.

31. Cf. HEGER, 1960.

32. Je ne pense pas faire ici un emploi abusif du mot « courtoisie » (par référence à la *cortesia* occitane). Les orientalistes emploient couramment ce mot à propos du code d'amour 'udrite et de son adaptation en Espagne ; voir, e.a., PÉRÈS, 1953 ; VADET, 1968 ; DJEDIDI, 1979 ; ABU-RUB, 1990.

33. Cf. BERCHER, 1983 : 71-74, 75-78 et 137-149 ; en esp. : GARCÍA GÓMEZ, 1987 : 146-150, 151-154 et 215-229.

34. La place manque ici pour citer les pièces d'Ibn Zaydun ; on les trouvera dans : NYKL, 1946 : 106-121 et ABU-RUB, 1990 : 89-126.

35. Trad. ABU-RUB, 1990 : 243. Sur la poésie galante des *gawari* (esclaves), voir ABU-RUB 1990 : 238-248.

...nous n'écartons pas une fragile hypothèse : Wallada elle-même pourrait être l'auteur de ces vers. (...) Ils s'appliquent parfaitement à sa situation, d'autant plus que c'est elle qui prend l'initiative du premier rendez-vous, qui en choisit l'heure, le lieu et les circonstances. Autrement dit, 'Utba pourrait n'être que l'instrument au travers duquel Wallada a manifesté ses élans physiques et son point de vue d'amoureuse³⁶.

Le dernier poème d'amour du « Cycle Ibn Zaydun » fait en tout cas clairement allusion à cette trahison ; c'est la plainte d'une femme blessée dans son cœur et dans son amour-propre :

Si tu étais équitable dans notre affection,
tu n'aimerais pas ma servante, et tu ne la préférerais point à moi.
Tu as abandonné une branche fertile et sa beauté,
et tu t'es tourné vers une branche stérile.
Tu sais que je suis belle comme la pleine lune,
mais tu es éperdu d'amour, ô malheur à moi, pour une autre³⁷.

Ibn Zaydun aura beau ciseler les plus beaux vers qu'on lui connaisse pour tenter de reconquérir Wallada, rien n'y fera. Et plus il s'humiliera devant sa maîtresse, plus elle s'enfermera dans le rôle de la « *belle dame sans merci* ». Le charme était rompu. Wallada poursuivra le poète de son ressentiment, allant même jusqu'à le faire jeter en prison sous l'accusation de complot, avec l'aide de son nouvel amant : le vizir Abu 'Amir ibn 'Abdus³⁸.

Sur l'épisode final de cette idylle poético-amoureuse, Nykl écrivit des mots pour le moins déplacés :

She was of the type that needed an intellectually inferior, wealthy man, who would give her a life of secure comfort, together with a feeling of being superior to him. She found her man in the person of a vain, rich, and mediocre Abu 'Amir ibn 'Abdus³⁹.

Plus loin, il ne manque pas non plus d'opposer la « nobility of thought » d'Ibn Zaydun à la « perfidy » de Wallada... Mais les propos psychologisant, moralisateurs et, disons-le, viscéralement anti-féministes du savant américain ne sauraient faire oublier que le

36. ABU-RUB, 1990 : 244.

37. Cf. GARULO, 1986 : 145, n° 4 ; trad. ABU-RUB, 1990 : 259.

38. Ibn 'Abdus était un habitué du cénacle de Wallada ; Ibn Zaydun lui adressa une *qasida* cinglante (NYKL, 1946 : 112-113). Il ne subsiste qu'un vers de Wallada dédié à Ibn 'Abdus (un vers de circonstance, apparemment ironique : une mare s'était formé devant la maison du vizir, lorsque celui-ci parut en grand appareil) : « Vous êtes al-Hasib [le Nil] et voilà l'Égypte. Étendez-vous, vous êtes tous les deux une mer (de générosité) » (GARULO, 1986 : 146, n° 9 ; trad. ABU-RUB, 1990 : 262).

39. NYKL, 1946 : 112.

renversement de l'amour en haine est une constante à peu près universelle de toute psychopathologie amoureuse.

De cet hiver sentimental — de ce « désamour » —, nous sont restées des pièces satiriques d'une particulière virulence, composées dans le genre appelé par les Arabes « *hidja'* »⁴⁰. D'ordinaire, ces pièces ne sont jamais traduites ; Nykl fournit à cela une excellente *mauvaise raison* : ces « verses of outspoken obscenity » pourraient, à la limite, être cités en arabe, « but would not sound very proper in translation »⁴¹... On reconnaît là la pudibonderie de beaucoup de savants de l'ancienne école : des arabisants, comme Évariste Lévi-Provençal — qui hésita huit ans avant de livrer au public son interprétation des vers arabes de Guillaume IX, sous prétexte qu'ils étaient « trop crus pour être traduits »⁴² —, mais aussi des romanistes, comme Alfred Jeanroy — qui, dans ses traductions du même troubadour, allait jusqu'à suppléer des couplets entiers par des points de suspension...⁴³

Voici les trois poèmes satiriques que Wallada écrivit contre Ibn Zaydun :

Ton surnom, c'est : « l'Hexagone »,
Un sobriquet qui ne te lâchera plus,
Même lorsque la vie t'aura quitté :
Pédéraste, giton, adultère,
Salaud, cocu et voleur⁴⁴.

Ibn Zaydun, malgré toutes ses vertus,
médite injustement de moi, alors que je n'ai aucun tort ;
Il me regarde du coin de l'œil, chaque fois que je m'approche de lui,
comme s'il s'agissait de châtrer son (esclave) Ali⁴⁵.

Malgré ses mérites, Ibn Zaydun aime
Les verges que les hommes cachent dans leurs culottes ;
Et s'il pouvait voir une bite dans les palmiers,
Il se transformerait vite en oiseau *'ababil'*⁴⁶.

40. Cf. *Encyclopédie de l'Islam*, III, 363b-366a [Hidja'] : « Terme arabe souvent traduit par « satire », mais désignant plus exactement une malédiction, une invective, une diatribe ou une insulte rimée, une poésie injurieuse, puis une épigramme et enfin une satire en prose » (p. 363b).

41. NYKL, 1946 : 113.

42. Cf. LÉVI-PROVENÇAL, 1954. Sur les atermoiements du savant (1946, 1948, 1954), voir UHL, 1991a : 26, n.15.

43. Cf. JEANROY, 1927.

44. Cf. GARULO, 1986 : 145, n° 5. Trad. P. Uhl ; idem pour les n° 6, 7 et 8.

45. Cf. GARULO, 1986 : 145, n° 6. D'après GARCÍA GÓMEZ, 1976 : 113, le texte serait plutôt à traduire : « Qu'arrive-t-il à Ibn Zaydun qui, malgré sa générosité, / médite de moi sans motif, alors que je n'ai aucun tort, / et qui me regarde du coin de l'œil, chaque fois que je m'approche de lui, / comme s'il s'agissait de châtrer Ali ? ».

Un quatrième, de même esprit, fut adressé à un certain al-Asbahi :

Félicitations, al-Asbahi, pour les bénéfiques
 Que tu as reçus du Maître du Trône, du Bienfaiteur :
 Tu as obtenu avec le cul de ton fils,
 ce que n'était pas parvenu à obtenir,
 avec le con de Buran, son père al-Hasan⁴⁷.

Ces aménités ont embarrassé presque tous les spécialistes d'al-Andalus, qui, je l'ai dit, ont le plus souvent escamoté purement et simplement ce versant de la production poétique de Wallada. En vérité — et c'est le grand mérite de W. Hoenerbach de l'avoir rappelé — Wallada se montre ici, une nouvelle fois, d'une parfaite orthodoxie vis-à-vis de la tradition classique, dont les modèles orientaux étaient bien connus en Espagne :

Dans la poésie arabe, l'obscénité stréréotypée avait cours — comme on sait — dans la Bagdad des Abbassides. [...] Il est en outre connu que la frivolité littéraire d'Abu Nuwas, eut des continuateurs à Cordoue. Les florilèges orientaux d'images poétiques comparatives — par exemple : le *Kitab at-tasbihat* d'Ibn Abi 'Awn — contiennent les allusions sexuelles les plus crues. Et les *Tasbihat* du Cordouan Ibn al-Kattani, rédigées plus tard, mettent également en évidence une sensualité ouverte. Pour ce qui est d'Al-Andalus, on rencontre de franches obscénités dans les vers d'Ibn Quzman et d'Abu Bakr al-Mahzumi, et chez la poétesse Nazhun. Mais ce qui est capital, c'est que cette irruption du thème *mugun* (registre obscène) n'arrive pas à déchirer le fin tissu du classicisme, et que ceux qui allaient le plus loin dans les hardiesses de l'expression ne perdaient pas pour autant l'estime de leurs contemporains⁴⁸.

-
46. Cf. GARULO, 1986 : 145, n° 7. Ces oiseaux *'ababil* ne sont connus qu'à travers le *Coran* (Sourate CV [*L'Éléphant*]) : « N'as-tu pas vu comment ton Seigneur a traité les hommes de l'Éléphant ? N'a-t-il pas détourné leur stratagème, envoyé contre eux des bandes d'oiseaux (ou : des oiseaux appelés *'ababil*) qui leur lançaient des pierres d'argile ? Il les a ensuite rendus semblables à des tiges de céréales qui auraient été mâchées ». Il s'agit d'une allusion à une campagne que le roi yamanite Abraha aurait tentée contre la Mekke en 570, à la tête d'une armée utilisant un ou des éléphants.
47. Cf. GARULO, 1986 : 146, n° 8. Allusion au mariage qu'al-Hasan ibn Sahl « arrangea » pour sa fille, Buran, avec le calife abbasside al-Ma'mun, en 825.
48. HOENERBACH, 1971 : 24-25 : « *Stereotype Obszönität in der arabischen Dichtung gilt — wie man weiss — für das 'abbasidische Bagdad. (...) Bekanntlich findet die literarische Frivolität des Abu Nuwas ihre Fortsetzung in Cordoba. Östliche Sammlungen dichterischer Vergleichsbilder — Beispiel : Kitab at-Tasbihat des Ibn Abi 'Aun — enthalten letzte Enthüllungen des Geschlechtlichen. So beweisen auch die danach Konzipierten Tasbihat des Ibn al-Kattani aus Cordoba ausgeprägten Sensualismus. Direkt Obszönes findet sich, was al-Andalus betrifft, in den Versen des Ibn Quzman, Abu Bakr al-Mahzumi und der Nazhun. Entscheidend ist, dass durch diesen Einschlag des mugun-Themas das feine Gewebe der Klassik nicht zerreisst, und diejenigen, die sich am weitesten vorwagen, dennoch die Wertschätzung ihrer Zeitgenossen nicht verlieren* ».

Le « scandale » réside donc avant tout dans le fait que de tels vers aient été écrits par une femme. Mais les satires de Wallada, loin d'autoriser à neuf siècles de distance d'âcres jugements moraux sur sa personne, nous éclairent avant tout sur le climat socio-poétique qui régnait dans cette terre d'Islam à l'époque la plus faste de son histoire : le *hidja'* féminin reflète, en effet, la liberté dont jouissaient les femmes arabes en Andalousie ; une liberté que — James M. Nichols y insiste — les femmes des autres communautés étaient sans doute loin de partager :

The absence of satiric Mozarabic texts may have to do with the following facts : a) The genre of higa' or satire, existed from ancient times in Arabic poetry and gave the Arab women a model to follow ; b) higa' often involved broad sexual jokes and this, again, was an eastern legacy which the Arab woman assimilated with little trouble. I know of no such tradition in the West ; c) finally, the scarcity of higa' in Mozarabic texts may reflect the differing social roles of Arabic and Mozarabic women. The Arabic woman who practised poetry enjoyed a status of greater equality with men than did the Mozarab woman or Christian slaves. The latter's background and status did not, I would think, enable her to fling piquant insults at male lovers⁴⁹.

Dans ce genre en tout cas Wallada paraît bien avoir fait école. Et très tôt, semble-t-il, puisque Muhdja — « l'une des plus belles et des plus intelligentes femmes de son temps » (Ibn Sa'id) —, qui était la protégée, l'élève et, selon les mauvaises langues, l'amante de Wallada, retourna sa plume contre la princesse, dans le style qu'elle lui avait enseigné :

Wallada est devenue prolifique sans mari,
— le secret est dévoilé —
elle a imité Marie,
mais le palmier que la Vierge secouait,
pour Wallada n'est autre qu'un pénis en érection !⁵⁰

Aux accusations d'homosexualité que Wallada portait contre Ibn Zaydun répondrait donc, véhiculé par la rumeur, le soupçon

49. NICHOLS, 1979 : 116.

50. Cf. GARULO, 1986 : 106, n° 1. Allusion au *Coran* (Sourate XIX [*Marie*], 22-26) : « Elle devint enceinte de l'enfant, puis elle se retira avec lui dans un lieu éloigné. Les douleurs la surprirent auprès du tronc du palmier. Elle dit : "Malheur à moi ! Que ne suis-je déjà morte, totalement oubliée !". L'enfant qui se trouvait à ses pieds l'appela : "Ne t'attriste pas ! Ton seigneur a fait jaillir un ruisseau à tes pieds. Secoue vers toi le tronc du palmier ; il fera tomber sur toi des dattes fraîches et mûres. Mange, bois et cesse de pleurer"... ». Il est clair que Muhdja rivalise ici avec Wallada en matière d'« exégèse » coranique. À propos du nom « Wallada », il convient de préciser que ce mot signifie littéralement : « la prolifique ».

d'une liaison saphique entre Wallada et Muhdja ! Le *hidja'* de Muhdja aurait ainsi été inspiré par le même sentiment que les satires de Wallada contre Ibn Zaydun : la jalousie... Un doute plâne, que ne lèvent pas vraiment les chroniqueurs. Mais la gêne, encore une fois, est dans le camp des arabisants et des modernes, et non dans celui des Arabes du XI^e siècle : d'une part, l'accusation d'homosexualité était une convention du *hidja'*⁵¹ ; d'autre part, l'homosexualité ne paraît pas avoir été regardée avec une sévérité excessive en Andalousie⁵².

Wallada et Muhdja ne furent pas les seules poétesses andalouses à avoir cultivé le *hidja'* : Hafsa et Nuzhan, toutes deux de haute culture et de rang princier, n'ont pas reculé, elles non plus, devant l'obscénité et la scatologie, qui étaient dans ce genre des épices appréciées, tout à fait compatibles, de surcroît, avec la grande poésie.

C'est encore un point commun avec la poésie d'oc — une poésie dont le pan obscène et scatologique, généralement occulté par les provençalistes, a naguère été mis à l'avant-plan par Pierre Bec⁵³.

Wallada fut pour les Arabes l'une des poétesses les plus marquantes d'al-Andalus (seule Hafsa, avec seize pièces conservées, lui ravit la priorité dans la tradition manuscrite). Certes, il existe des divergences entre les anthologues sur les aspects de son œuvre qui, à leurs yeux, méritaient de passer à la postérité : Ibn Bassam, par exemple, ne conserve d'elle que les poèmes d'amour, à l'exclusion des satires⁵⁴ ; al-Shaqundi, en revanche, choisit le parti opposé. Certains se sont donc montrés plus sensibles à son versant

51. Cf. *Encyclopédie de l'Islam*, III, 365b [hidja'].

52. Cf. ABU-RUB, 1990 : 283-334 (chapitre VI : « La poésie galante consacrée à l'amour homosexuel »). La *canço* de Bieiris de Romans : « Na Maria, pretz e fina valors » (RIEGER, 1991 : 505-517, n° 17 ; BEC, 1995 : 71-74, n° 2) chante la *fin'amor* au féminin.

53. Cf. BEC, 1984. Il n'est pas indifférent de rappeler que le grand Arnaut Daniel — « *Il miglior fabbro del parlar materno* ("le meilleur orfèvre de la langue vulgaire") » (Dante) — apporta sa contribution au difficile débat à trois voix (Truc Malec -Raimon de Durfort - Arnaut Daniel), ayant pour sujet : « Peut-on jouer du cor dans le derrière des dames ? » (cf. BEC, 1984 : 138-153, n° 28-31). Quoique les femmes soient peu représentées dans ce registre, on possède quand même une *tenso* obscène du troubadour Montan avec une *domna* : « Eu veing vas vos, Seigner, fauda levada... » (« Je viens à vous, Seigneur, jupe levée... ») (RIEGER, 1991 : 367-376, n° 17 ; BEC, 1984 : 161-164, n° 34).

54. Ibn Bassam écrivit la *Dhakhira* au début de l'ère almoravide, c'est-à-dire une période de puritanisme ; voir *Encyclopédie de l'Islam*, III, 757a [Ibn Bassam] : « [Dans la *Dhakhira*], Ibn Bassam s'abstient cependant de faire état des pièces satiriques les plus choquantes, à cause sans doute du rigorisme en honneur de son temps ». La « censure » ne concerne donc pas Wallada personnellement.

« courtois » ; d'autres à son versant « libertin » et piquant. Mais il y a un dénominateur commun : tous ont salué son parfait classicisme, quel que soit le style dans lequel elle composait ! Ibn Sa'ïd la compare très significativement à 'Ulayya (princesse abbasside bagdadi du VIII^e siècle), dont les Orientaux admiraient la beauté, la culture, les savantes *qasida*-s, et plus encore la « retenue », l'« honnêteté » et la « chasteté » ! Le parallèle entre Wallada et 'Ulayya sera, deux siècles plus tard, repris par al-Suyuti. Ainsi, la crudité de langage des satires ne condamnait pas Wallada aux yeux des « puristes » (qui n'étaient pas nécessairement des moralistes ni des « docteurs de la foi »), mais tout au contraire la désignait comme strictement respectueuse des topiques classiques et la plaçait dans le prestigieux sillage d'un Abu Nuwas et des autres grands auteurs orientaux que les lettrés hispano-arabes mettaient un point d'honneur à imiter :

Le sexe dans la poésie arabe — écrit W. Hoenerbach — est un « topos », qui reçoit sa valeur et sa signification non « ad personam », mais au sein de la fiction poétique elle-même(...). Le mot ou la phrase déshonorantes ne rejaillissent pas — dans la littérature — sur l'honneur de la personne qui les emploie, parce que la littérature est art, et que, sur ce point comme en beaucoup d'autres choses, elle se différencie de la réalité⁵⁵.

C'est ainsi que Wallada, loin d'être, comme Nykl la fantas-mait, une sorte de « starlette » capricieuse ou une jeune dévergondée⁵⁶, était avant tout perçue comme une poétesse de grand style, même si, d'aventure, sa liberté déroutait quelques esprits chagrins. La liberté dont jouissaient au XI^e siècle les musulmans d'Occident ne rencontrait, du moins dans le champ littéraire, aucun obstacle, aucun interdit. Y compris dans le registre du *hidja'* — où le langage fleuri n'était pas de mise —, les femmes (Wallada, 'Utba, Hafsa, Nazhun...) n'ont pas hésité à rivaliser avec leurs homologues masculins. Il ne se trouve dans tout l'Occident chrétien que les *trobairitz* occitanes pour leur être comparées. À croire que les conditions d'un réel dialogue entre hommes et femmes ne furent jamais réunies, au moyen âge, que dans ces deux régions.

55. HOENERBACH, 1971 : 25 : « *Der Sexus in der arabischen Poesie ist ein Topos, der nicht ad personam, sondern in der dichterischen Fiktion seine Bedeutung erhält. (...) Das entehrende Wort fällt — in der Literatur — auf die Ehre des Sprechers nicht zurück, denn Literatur ist Kunst, die sich hierin wie in andern Dingen, von der Wirklichkeit unterscheidet* ».

56. Cf. NYKL, 1946 : 107 : « *Ibn Bassam's portrait of Wallada, though favorable outwardly, gives us several details, which allow us to catch a few glimpses of her peculiar moods and whims, not unlike those of certain college women, movie stars, and actresses of our days* ».

Je citerai pour conclure et illustrer cette idée une pièce de Wallada (?), produite par Henri Pères dans un article paru en 1947. L'intérêt de cette pièce est de montrer que les questions de casuistique amoureuse qu'on disputait dans les genres dialogués occitans (*tensos* ou *partimens*) — ou qu'on inscrivait à l'ordre du jour des « Cours d'amour » (à supposer qu'elles aient réellement existé) —, avaient déjà suscité au XI^e siècle d'amples débats entre hommes et femmes dans les cercles lettrés de la « Damas de l'Occident ». D'après Ibn Nubata (m. 1366), le *casus amoris* suivant fut énoncé, par un poète cordouan :

- 1 — Vos œillades nous blessent au cœur et les nôtres vous blessent aux joues.
- 2 — Blessure pour blessure, comparez celle-ci à celle-là : laquelle mérite en châtement, de recevoir la blessure de l'éloignement ?

Wallada aurait alors improvisé cette réponse en public :

- 1 — Celle qui la mérite, à mon avis, Seigneur, c'est la blessure de la joue, parce qu'il n'est pas possible de la nier.
- 2 — Quant à vous, par ce que vous dites, vous ne faites qu'exprimer une prétention [gratuite], car, où est [la blessure] dont vous parlez ? où en sont les témoins ?⁵⁷

Wallada et les poétesses d'al-Andalus témoignent en tout cas que l'Islam ne saurait s'identifier à la caricature qu'en donnent en cette aube du XXI^e siècle les tenants des divers « fondamentalismes ». Phare de l'Islam médiéval (et tout autant de la Chrétienté), al-Andalus joue toujours ce rôle aujourd'hui pour toutes les victimes de l'« intégrisme » contemporain, les femmes au tout premier chef.



BIBLIOGRAPHIE

- ABU-RUB (M.) 1990, *La poésie galante andalouse au XI^e siècle : Typologie*, Paris : ASIFAR, « Arabiyya ».
- ARTAUD (A.), 1967, *Héliogabale ou l'Anarchiste couronné* (1937), in O.C., t. VII, Paris : Gallimard.
- BAUMGARTNER (E.), FERRAND (D.), 1983, *Poèmes d'amour des XI^e et XII^e siècles*, Paris : UGE, « 10/18 »

57. PÈRES, 1947 : 118. Contrairement à Ibn Nubata, al-Maqqari attribuait la réponse à la poétesse Amat al-'Aziz ; ce qui ne change rien relativement à la primeur des Arabes sur les Occitans en matière de débats sur l'amour.

- BEC (P.), 1972, *Nouvelle anthologie de la lyrique occitane du moyen âge*, Avignon : Aubanel.
 — 1977-1978, *La Lyrique française au moyen âge (XII^e-XIII^e siècles)*, 2 vol., Paris : Picard.
 — 1979, « Trobairitz et chansons de femme. Contribution à la connaissance du lyrisme féminin au moyen âge », *Cahiers de Civilisation médiévale* 22, p. 235-262.
 — 1984, *Burlesque et obscénité chez les troubadours*, Paris : Stock, « Moyen Âge ».
 — 1995, *Chants d'amour des femmes-troubadours*, Paris : Stock, « Moyen Âge ».
- BENCHEIKH (J.-E.), 1975, *Poétique arabe. Essai sur les voies d'une création*, Paris : Anthropos.
- BERCHER (L.), 1983, *Ibn Hazm. Le Collier de la Colombe*, Paris : Papyrus, [Alger : Carbonel, 1949].
- BOGIN (M.), 1978, *Les femmes troubadours*, Paris : Denoël-Gonthier [*The Women Troubadours*, Londres-New York : Paddington Press, 1976].
- BOUTIERE (J.), SCHUTZ (A.H.), CLUZEL (I.-M.), 1973, *Biographies des troubadours. Textes provençaux des XIII^e et XIV^e siècles*, Paris : Nizet, 2^e éd.
- BUSCHINGER (D.), DIOT (M.-R.), SPIEWOK (W.), 1993, *Poèmes d'amour du Moyen Âge allemand*, Paris : UGE, « 10/18 ».
- Le Coran*, traduction D. Masson, 2 vol., Paris : Gallimard, « Folio », 1967.
- DJEDIDI (T.L.), 1979, *La poésie amoureuse des Arabes. Le cas des 'Udrites : Contribution à une sociologie de la littérature arabe*, Alger : SNEI, « Études et documents ».
- DOZY (R.), DUGAT (G.), KREHL (L.), WRIGHT (W.), 1855-1861, [*Al-Makkari (al-Maqqari)*]. *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne*, 2 vol., Leyde : Brill — réimp. Amsterdam : Oriental Press, 1967.
- DUFOURNET (J.), 1989, *Anthologie de la poésie lyrique française des XII^e et XIII^e siècles*, Paris : Gallimard, « Poésie ».
- Encyclopédie de l'Islam*, Nouvelle édition (en cours de publication depuis 1954), Leyde-Paris : Brill-Maisonneuve et Larose, 8 volumes parus.
- FOURQUET (J.), 1979, *Choix de poésies lyriques du Moyen Âge allemand*, Göppingen : Kümmerle Verlag, « Göppinger Arbeiten zur Germanistik », (n° 264).
- GARCÍA GÓMEZ (E.), 1952, *Poesía arábigoandaluza*, Madrid : Maestre.
- 1976, *Andalucía contra Berbería*. Reedición de traducciones de Ben Hayyan, Saqundi y Ben al-Jatib, Barcelone : Universidad de Barcelona, Facultad de Filología « Publicaciones del Departamento de Lengua y Literatura árabes ».
- 1978, *El Libro de las banderas de los campeones de Ibn Sa'íd al-Magribi*, Barcelone : Seix Barral, 2^e éd. [1942].
- 1981, *El mejor Ben Quzmán en 40 zéjeles*, Madrid : Alianza.
- 1987, *Ibn Hazm de Córdoba : El Collar de la Paloma*, Madrid : Alianza, « El Libro de Bolsillo » [1952].
- GARULO (T.), 1986, *Diwan de las poetisas de al-Andalus*, Madrid : Hiperión.
- GIACOMO (L. di), 1947, « Une poétesse andalouse du temps des Almohades ; Hafsa bint al-Hajj ar-Rukuniya », *Hespéris* 34, p. 9-101.
- HEGER (K.), 1960, *Die Bisber veröffentlichten Hargas und ihre Deutungen*, Tübingen : Niemeyer.
- HOENERBACH (W.), 1971, « Zur Charakteristik Walladas der Geliebten Ibn Zaiduns », *Der Welt des Islams* 13, p. 19-25.
- JEANROY (A.), 1927, *Les chansons de Guillaume IX, duc d'Aquitaine (1071-1127)*, Paris : Champion « CFMA », 2^e éd. revue.
- LÉVI-PROVENÇAL (E.), 1954, « Les vers arabes de la chanson V de Guillaume IX d'Aquitaine », *Arabica* 1, p. 208-211.
- MENOCAL (M.-R.), 1987, *The Arabic Role in Medieval Literary History : a Forgotten Heritage*, Philadelphie : University of Pennsylvania Press.

- MORET (A.), 1949, *Anthologie du Minnesang*, Paris : Aubier, « Bibliothèque de Philologie germanique ».
- NICHOLS (M.), 1979, « Arabic Women poets in al-Andalus », *The Maghreb Review* 4 (fasc. 4-6), p. 114-117.
- NYKL (A.R.), 1946, *Hispano-Arabic Poetry and its Relations with the Old Provençal Troubadours*, Baltimore : Furst, [réimp. Genève : Slatkine, 1970].
- PAYEN (J.-Ch.), 1980, *Le Prince d'Aquitaine. Essai sur Guillaume IX, son œuvre et son érotique*, Paris : Champion.
- PÉRÈS (H.), 1947, « La poésie arabe d'Andalousie et ses relations possibles avec la poésie des troubadours », in *L'Islam et l'Occident*, Marseille : « Les Cahiers du Sud », p. 107-130.
- 1953, *La poésie arabe andalouse en arabe classique au XI^e siècle*, Paris : Maisonneuve.
- RAJNA (P.), 1928, « Guglielmo, conte di Poitiers, trovatore bifronte », in *Mélanges de langue et de littérature offerts à Alfred Jeanroy*, Paris : Droz, p. 349-360.
- RIEGER (A.), 1991, *Trobairitz. Der Beitrag der Frau in der altokzitanischen Lyrik*. Edition des Gesamtkorpus, Tübingen : Niemeyer.
- ROSENBERG (S.N.), TISCHLER (H.), GROSSEL (M.-G.), 1995, *Chansons des trouvères : Chanter m'estuet*, Paris : LGF, « Lettres gothiques ».
- SCHWEIKLE (G.) 1964, *Die mittelhochdeutsche Minnelyrik, I : Die frühe Minnelyrik*, Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- TASKER GRIMBERT (J.), 1999, « Diminishing the *Trobairitz*, Excluding the Women Trouvères », *Tenso* 14, p. 23-38.
- UHL (P.), 1990, « *Farai un vers pos mi sonelh* : la version du chansonnier C (B.N. fr. 856), la *cobla* bilingue et le problème du *lati* ou *Tarrababart saramabart* dans Guillaume IX d'Aquitaine », *Cahiers de Civilisation médiévale* 33, p. 19-42.
- 1991a, « Guillaume IX d'Aquitaine et la sorcellerie de Babel. À propos des vers arabes de la chanson V (Ms. C) », *Arabica* 38, p. 19-39.
- 1991b, « Un chat peut en cacher un autre : autour d'une interprétation "sans difficulté" d'Henry Rey-Flaud et Jean-Charles Huchet », *Neophilologus* 75, p. 178-184.
- 1997, « Le "*pertus sotez terra*" du *Roman de Flamenca* : un souterrain pluriel », in *L'imaginaire du souterrain*, Paris : L'Harmattan - Université de La Réunion (*Cahiers CRLH*, 11), p. 37-52.
- VADET (J.-C.), 1968, *L'esprit courtois en Orient*, Paris : Maisonneuve et Larose.